

LA FAMILLE : REALITES ET ROMANS

La réalité et la valeur de l'éducation familiale dans notre civilisation du XX^e siècle semblent de plus en plus remises en question. Le roman pour enfants, qui aurait peut-être un rôle à jouer dans l'évolution des idées, ne fait le plus souvent qu'accuser le flottement, soit en s'accrochant à des thèmes dépassés et à des formes stéréotypées, soit en affectant un « modernisme » de convention, à moins qu'il ne se complaise au constat négatif de situations déprimantes.

Dans le souci d'y voir plus clair, nous avons cherché à réunir des éléments d'information sur cette « image familiale » à propos de laquelle les études se multiplient. Nous renvoyons nos lecteurs, notamment, aux travaux de la Table ronde de Caorle (organisée en 1968 par le Centre didactique national pour les lycées et par l'Institut de Pédagogie de l'Université de Padoue) sur « Les valeurs de la famille dans la littérature européenne de jeunesse » ; malheureusement, le compte rendu complet n'en a pas été publié en français, mais la presse en a donné de nombreux échos. Le numéro de Noël de *Loisirs-jeunes* a reproduit la communication de Janine Despinette ; on y trouve des statistiques sur les thèmes familiaux dans les romans pour enfants : présence du père, de la mère, influence ou absence du milieu familial, études de la famille paysanne, de la famille citadine, dans les « grands ensembles », etc. A relire également, dans la revue *Europe*, n° 465 de 1968, l'étude de Mme Chombart de Lauwe à laquelle elle se réfère (voir ses remarques par exemple sur l'écrasante majorité des héros orphelins). *Littérature de jeunesse* a consacré une suite d'articles au même sujet, dans ses numéros 199, 200, 201 et 203. Récemment aussi, le F.O.R.S. (Fonds pour la recherche sociale) a organisé deux journées d'études sur le thème : « La vie de relation dans la famille ».

A ce dossier d'un intérêt si actuel, il nous a semblé utile d'ajouter trois documents très divers :

un témoignage des enfants eux-mêmes, discutant librement des relations familiales telles qu'ils les vivent au jour le jour,

un tour d'horizon sur « Les relations parents-enfants dans différentes cultures », importante étude de la revue *Les Carnets de l'Enfance*, éditée par l'U.N.I.C.E.F.,

quelques analyses de romans pour enfants, du XIX^e siècle à nos jours, d'où se dégagent divers aspects de l'image familiale.

LES RELATIONS FAMILIALES VUES PAR DES ENFANTS

C'est le 5 avril 1969, au cours d'une des émissions de Pierre Guérin * présentées par France-Culture dans la série « Aux quatre vents », que nous avons entendu les premières de ces conversations d'enfants enregistrées par leurs professeurs. Nous remercions Pierre Guérin qui, avec l'accord de l'O.R.T.F., a bien voulu nous autoriser à reproduire celle-ci et nous en a communiqué le texte. Il en existe d'autres, d'un égal intérêt, sur la télévision, les H.L.M., le racisme, le travail, etc., dont nous espérons voir un jour la publication. Ce que le lecteur ne percevra pas ici, malheureusement, c'est la fraîcheur des voix, le ton, la spontanéité des interventions, la discussion qui s'échauffe ou le silence où chacun réfléchit.

Aimez-vous parler avec vos parents ?

— J'aime parler avec mes parents quand c'est le soir. Je cherche un sujet de

* Rappelons que Pierre Guérin, auteur notamment de plusieurs études et reportages techniques pour la Bibliothèque de travail, est le responsable de la série Bibliothèque de travail sonore. Nous avons cité le disque sur *La lune dans la bibliographie Espace de notre n° 16* ; il en préparaît alors un autre avec Haroun Tazieff.

discussion pour poser des questions à mon père, avant que commencent les films à la télévision.

— J'aime bien parler avec mes parents parce qu'ils m'apprennent ce que je ne sais pas.

— Je parle avec ma mère en rentrant de l'école parce qu'elle est là. J'aime mieux que ce soit ma mère qui me réponde.

— Moi je parle souvent avec mes parents le soir, parce que, dans la journée, je ne les vois pas.

Est-ce que vous avez des discussions fréquentes avec eux ?

— Tous les soirs je leur demande ce qu'ils ont fait dans la journée.

— Quelquefois je leur demande sur quel sujet je pourrais faire un texte libre.

— Moi je parle avec mes parents avant le dîner, le soir.

— Moi aussi je parle surtout le soir, parce que le matin je me lève à huit heures et mon père est déjà parti travailler.

— Je parle avec eux le soir parce qu'on est tous en famille et que l'on peut discuter.

— Dès que j'arrive de l'école, maman me demande ce que j'ai fait et, si je n'ai pas bien travaillé, elle me gronde un peu.

Est-ce que vos parents vous donnent la possibilité de parler à table ?

— Quand il y a les informations ou quelque chose d'intéressant, il faut que je me taise.

— Je peux parler tout le temps, mais quand mon père écoute un match, il faut que je me taise, sinon il n'est pas content.

— Quand mes parents parlent entre eux, il ne faut pas que je discute avec ma sœur.

— J'ai la possibilité de parler à table, mais je n'aime pas car pendant ce temps-là je ne mange pas.

— J'ai la permission de parler à table, mais mes parents n'aiment pas quand je les interromps.

Répondent-ils à toutes vos questions ?

— Quand ils savent les réponses oui, mais quelquefois ils pensent à autre chose, alors ils ne répondent pas.

Posez-vous des questions sur la naissance des bébés ou le mariage ?

— Oui, ça m'arrive. Elle me répond, mais quelquefois ma mère est embarrassée, alors elle ne me répond pas.

— Il y a quelques années, je n'osais pas poser de questions sur la naissance des bébés car je croyais qu'elle allait me disputer, mais une fois je lui en ai posé, elle m'a répondu, et maintenant, lorsqu'il y a quelque chose que je ne sais pas, je lui demande.

— Ma mère voit maintenant que je grandis, que je comprends des choses, alors elle me répond.

— Moi, ma maman m'a déjà tout expliqué.

— Moi j'ai posé des questions, elle a répondu à certaines, mais pour d'autres, elle m'a dit que j'étais trop jeune.

— Ma mère ne savait pas me répondre, alors elle s'est procuré un livre où on expliquait la naissance des bébés. Quand ma mère m'a expliqué, je ne croyais pas que c'était comme ça, ça m'a fait une drôle d'impression.

— Ma mère me disait toujours : « Quand tu grandiras. Tu es trop jeune. » Quand j'entends des gens qui parlent dans la rue de choses que je ne comprends pas, je demande à ma mère et elle me répond.

Préférez-vous parler avec votre père ou avec votre mère ?

— J'aime mieux que ce soit ma mère, elle me répond mieux.

— Moi, ça ne me fait rien, ils répondent tous les deux à toutes les questions que je pose.

— J'aime mieux que ce soit ma mère parce que mon père est toujours occupé, et alors quand je lui parle, il ne répond pas toujours.

— Quand maman ne sait pas la réponse, je suis sûr que papa sait y répondre.

— Je préfère poser les questions à ma mère parce que mon père est toujours pressé, et je n'ai presque pas l'occasion de parler avec lui.

— Moi, je pose à mon père des questions sur le travail et sur les hommes et à maman des questions qui intéressent les femmes.

Est-ce que vos parents vous comprennent, oui ou non ?

— Quand je pense quelque chose, je leur dis. Quelquefois ils se moquent de moi, mais ils comprennent toujours.

— Moi, mes parents ne comprennent pas ce que je leur dis. Quelquefois j'ai des malheurs, je leur dis, alors ils ne me croient pas ou ils rient, alors je ne suis pas contente et ça m'agace.

— Moi, je pense que mes parents me comprennent, car lorsqu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, j'essaie de me le faire expliquer.

— Moi, je veux essayer d'expliquer mes malheurs, ce que j'ai dans la tête, mais maman ne veut jamais me croire.

— Je crois qu'ils ne me comprennent pas trop, car, quand j'ai quelque chose en moi et qu'on me demande ce que j'ai, je réponds toujours : « Rien », parce que c'est personnel et je n'ose pas leur dire.

— Quand j'ai un secret, je n'arrive pas à le garder. Je le dis toujours à ma mère, elle, me comprend.

Aimez-vous vos frères et vos sœurs ?

— Oui, j'aime bien mes parents, mes frères et mes sœurs, car je crois qu'ils sont utiles dans ma vie.

— Moi, quand mon frère et ma sœur sont en bonne santé je ne les aime pas tellement, mais quand mon petit frère s'est fait opérer, j'étais triste, je voulais qu'il guérisse vite, pour lui j'étais encore plus gentil.

— Moi, quand ma sœur fait la même bêtise que moi, ma mère ne lui dit rien, alors ça me met en colère, ça fait de la jalousie. Quand je suis en colère, je ne l'aime pas, mais sans cela je l'aime.

Quand vous avez un secret, préférez-vous le dire à vos camarades ou à vos parents ?

— Je préfère le dire à ma mère car ça reste en elle, mes camarades pourraient le répéter. Je sais que ma mère me comprend mieux et garde ce secret. Si c'est mal, elle me le dira, tandis qu'un camarade, il ne me le dira pas.

— Je ne suis pas d'accord, car il y a des secrets que l'on garde pour soi.

— Il y a des secrets qu'on ne peut pas dire à ses parents et qu'on peut dire à une bonne camarade ; j'ai confiance en elle.

— Quand j'ai un secret, je prends un cahier et je l'écris dessus pour me rappeler, et je le mets dans un tiroir qui ferme à clef. Quand maman fait le ménage, elle me demande ce qu'il y a là-dedans, alors j'essaie toujours de trouver un mensonge.

— Quand j'ai un secret grave, je le garde en moi, sinon je le dis à mes parents.

— Moi, je ne dis mes secrets qu'à mon frère, quand on est couchés. Quand maman est partie, on allume la lumière et on discute. Mon frère me dit aussi ses secrets.

— Avec ma sœur je fais pareil, mais, si elle dénonce un de mes secrets, moi je dénonce un des siens.

— Moi j'arrive toujours à savoir les secrets de ma sœur. Quand on joue à l'école, je suis le maître et je dis : « Raconte un texte libre, ce que tu as dans la tête. » Parfois elle se laisse prendre et elle raconte ses secrets et ça m'intéresse beaucoup.

Propos recueillis à l'école de Muron, Charente-Maritime, par l'instituteur, Robert Dupuy.

LES RELATIONS PARENTS-ENFANTS DANS DIFFÉRENTES CULTURES

Tel est le sujet du numéro spécial juin 1969 de la revue publiée par l'U.N.I.C.E.F., **Les carnets de l'enfant**. Sous le titre : « La compréhension interculturelle, comment y amener les enfants », Anne Pellowski déplore que l'édition ne consacre pas plus de livres ou de publications vraiment valables à l'évocation de la vie familiale dans les différents pays du monde :

« Il est certain qu'il existe autant de livres et films pour enfants qui détruisent ou retardent l'esprit de compréhension internationale, que de livres et films qui

la font naître et l'entretienement. Les raisons en sont surtout politiques, idéologiques et pédagogiques ; mais l'ignorance joue également son rôle. Trop souvent l'écrivain, l'illustrateur, le producteur ou l'éditeur surabondent de bonne volonté mais manquent de jugement quant aux sensibilités d'autres races et d'autres peuples. Le stéréotype est encore si prédominant dans tout matériel imprimé et audiovisuel que la lenteur avec laquelle diminuent les tensions créées par la discrimination et l'ignorance n'est pas surprenante.

Les livres et les films qui présentent d'autres contrées et d'autres peuples s'intéressent trop souvent aux cas extrêmes : misère, richesse fabuleuse, exotisme, sauvagerie, pittoresque. Le ton est toujours teinté de condescendance, de pitié ou d'horreur pharisaïques. Ceci est vrai de la production des nations importantes et riches aussi bien que des petits pays et des pays pauvres. »

Nous donnons ci-dessous des extraits des articles de spécialistes brésiliens, indiens, africains, etc., chacun traitant des réalités familiales de son propre pays. Un tour d'horizon de ce genre peut nous aider à mieux juger les romans « exotiques » proposés aux enfants, et surtout à dégager quelques idées positives qui restent valables pour tous les parents et les enfants du monde.

En Afrique, « l'allaitement au sein dure indéfiniment, l'enfant dort avec sa mère jusqu'à l'âge de trois ans, puis il est confié aux grands-parents ou à ses frères et sœurs plus âgés. Habitudes qui satisfont le sentiment de communion avec les autres mais augmentent le besoin de dépendance... On remarque une propension des Africains à surestimer les souvenirs d'enfance ». On voit dans le livre de Camara Laye, *L'enfant noir*, (éd. G.P.) combien déchirante sera la coupure avec cette magique enfance. D'autre part, alors que « dans de nombreuses civilisations l'enfant est maintenu à l'écart des conversations des adultes, en Afrique on voit souvent les enfants dès l'âge de dix ans, en compagnie des adultes : ils prennent part à la conversation avec confiance et se font écouter ».

Une oppressante pression sociale se fait encore sentir en Tunisie où « la ségrégation de fait entre l'homme et la femme demeure la règle générale — la femme ne propose rien, mais l'homme dispose toujours —, l'enfance en tant que statut social ne se termine qu'avec la mort des parents, et celui qui quitte le domicile familial est considéré comme une sorte de hors-la-loi ». Tout cela n'évolue que très lentement.

Ce qui est frappant dans beaucoup des pays étudiés, c'est la socialisation de l'enfant et sa participation à la vie économique.

Au Brésil, dans un milieu de petits propriétaires paysans, « l'enfance ne dépasse pas l'âge de 6 à 7 ans... Un petit rite de passage marque l'entrée dans la vie adulte : accès à la propriété des instruments de travail, la bêche et un grand couteau pour couper du bois et aussi pour se défendre. A partir de cet événement, l'enfant jouit d'une entière liberté de travail ; il doit cependant aider ses parents et en échange il est hébergé. La fille doit aider aussi aux travaux ménagers, sa tâche est plus ardue. Les enfants sont donc très tôt des adultes en miniature et leurs activités apportent une aide qui n'est pas à dédaigner... L'extériorisation de l'affectivité entre la mère et les enfants diminue avec l'âge ; il s'y substitue des rapports empreints de respect. »

De même à l'île Maurice, famille très étendue où l'enfant se sent en sécurité ; petite enfance aux mains des femmes, puis à 6 ans, le père s'occupe de l'éducation scolaire et religieuse. « Habitué dès son jeune âge à rendre des services et à exercer des petits métiers, l'enfant accède à la puberté sans conflits psychologiques graves et sa socialisation se fait tout naturellement. »

Aux Indes (comme aussi chez la plupart des peuples qui observent les rites d'initiation des enfants — notamment les Indiens d'Amérique, on le voit dans *Les fils de Grand-Aigle*), « le jeune enfant est traité avec la plus grande indulgence, nourri quand il a faim, consolé quand il pleure, pardonné dans ses méfaits, autorisé à dormir quand et où il veut, mais à partir de la puberté, la discipline se fait de plus en plus stricte »... « La famille est dominée par l'homme, mais la femme règne à l'intérieur du foyer. » Là aussi, les enfants remplissent d'innombrables tâches, importantes pour la vie de la famille.

Et voici l'une des observations les plus importantes que nous ayons relevées dans cette longue et instructive étude : « Le « travail des enfants » passe pour presque criminel dans certaines sociétés, comme si la frustration ne revêtait qu'un aspect. Priver un enfant de son enfance est une chose. Priver un enfant de responsabilité dans sa famille, comme on le fait dans la société occidentale, a probablement été une des principales causes de la délinquance juvénile ; elle est rare dans les sociétés où l'enfant a une signification et remplit une fonction. L'éducation moderne, toutefois, ne permet pas de réaliser totalement les deux. »

En effet, ces petits Brésiliens, Indous, etc. vont rarement à l'école puisque l'âge scolaire coïncide avec leur accession aux responsabilités du travail familial. En était-il autrement des petits paysans et des petits prolétaires d'autrefois ? L'obligation de scolarité jusqu'à l'adolescence a modifié chez nous cette situation, mais les jeunes ont toujours à choisir entre la vie et la culture, et c'est le niveau de vie de la famille qui choisit pour eux.

Il faut lire en entier l'article de Philippe Ariès sur « Le rôle nouveau de la mère et de l'enfant dans la famille moderne » : évolution de la place de l'enfant vis-à-vis de ses parents, de l'affectivité familiale dans son ensemble, et surtout problème de l'enfance scolarisée mise à l'écart du monde des adultes, « malaise profond d'une jeunesse tenue trop longtemps en marge du monde ».

Partout, peu à peu, la famille-clan fait place au noyau familial couple-enfants. Ceylan est donné comme un exemple typique de cette évolution irréversible (dont on peut rapprocher, sans paradoxe, le passage de la grande famille paysanne ou provinciale à la famille sans ancêtres de nos grands ensembles). Un aspect positif : « Sur le plan affectif, l'enfant est moins entouré, mais il acquiert des qualités telles que la volonté d'être moins dépendant des autres et le sens de l'effort personnel. Ces qualités sont plus souhaitables pour affronter les combats de l'époque contemporaine. »

Enfin une expérience exceptionnelle : celle de l'éducation collective telle qu'elle est pratiquée en Israël dans la plupart des kibboutz ; confié dès sa naissance à l'organisation qui l'élèvera jusqu'à l'âge du service militaire, visité par sa mère qui vient d'abord le nourrir, l'enfant poursuivra plus tard ses études en prenant part progressivement au travail des adultes. Ce système donne, paraît-il, un niveau intellectuel et une maturité affective supérieurs à ceux qu'on obtient avec les méthodes traditionnelles ; reste à savoir quel type de civilisation s'élabore finalement à partir de ces jeunes spartiates. Théoriquement préconisée dans les pays socialistes, l'éducation collective ne semble pas y avoir été poussée aussi loin. Quant aux sociétés autogérées d'enfants, à quelle réalité correspondent-elles vraiment ? La « république des enfants » qu'avait rêvée le jeune roi Mathias (voir Bulletin n° 12) est-elle autre chose qu'une nostalgie de l'âge d'or pour un monde adulte à la recherche de ses propres lois ?

Entre les extrêmes, la famille de maintenant se cherche un statut et des certitudes. Un professeur de psychologie de l'Université d'Oslo étudie de ce point de vue « Les étapes de la relation parents-enfants ». « C'est de la présence permanente et chaleureuse d'une même personne plus que de la présence unique de la mère que semble avoir besoin l'enfant jusqu'à trois ans ; il y trouve la sécurité qui conditionne son développement sensoriel, intellectuel, affectif, ses facultés d'adaptation à la vie sociale. » Par la suite, les enquêtes ont trouvé peu de différences entre les enfants dont la mère travaille à l'extérieur et ceux dont la mère reste au foyer ; en revanche, qu'elle soit satisfaite ou non de son travail, professionnel ou ménager, influe directement sur l'équilibre de l'enfant : « Les enfants se développent mieux et plus harmonieusement lorsque leur mère elle-même est heureuse et gaie. Qu'elle travaille à l'extérieur ou non ne semble pas important aux yeux de l'enfant. »

Quant au père : « Les garçons devraient trouver leur rôle d'homme dans la société à travers l'identification à leur père... Les civilisations où l'on considère comme incompatible avec la vraie masculinité le fait de partager les activités de l'enfant font échec à l'influence riche et variée exercée sur l'enfant par des représentants des deux sexes. »

LA FAMILLE TELLE QU'ELLE APPARAÎT DANS QUELQUES LIVRES POUR ENFANTS

Parmi les poncifs de la littérature enfantine, l'orphelin occupe une place privilégiée. Pourquoi ? C'est peut-être que, étant donné le caractère fermé et autoritaire de la famille d'hier, l'absence des parents ouvrait la porte aux aventures. La liberté dont jouissent actuellement les enfants ne justifie plus le thème de la mort des parents comme ressort romanesque. Et la famille n'est-elle pas un thème plus riche ? Les rapports père-mère, père-enfants, mère-enfants, frères-sœurs peuvent s'exprimer avec mille nuances. Il suffit d'ailleurs que la famille apparaisse en filigrane sous la trame du roman : un père réellement présent qui ne se dérobe pas aux questions, une mère qui prenne sa part de responsabilité dans la famille et dans la société.

M. R.

La famille incontestée

La comtesse de Ségur. Dans toute l'œuvre de la comtesse de Ségur, nous sommes frappés par la place que tiennent la famille et les problèmes familiaux. La cellule familiale représente en effet pour l'auteur le lieu privilégié des rapports humains, le seul type de communauté, si bien que tous les autres échanges humains sont assimilés à la vie familiale. Il n'existe pas, par exemple, de rapport spécifique de l'amitié ; les amis « font partie de la famille » : Mme de Rosbourg vit chez Mme de Fleurville et s'intègre tout à fait à son entourage. La vilaine Sophie, qui semblait partie pour un avenir difficile, retrouve à Fleurville un véritable milieu familial : « J'ai une famille dont je suis fière », dit-elle. Elle deviendra une petite fille modèle à son tour, car seule la famille éduque, appuyée qu'elle est de puissances supérieures, donc inébranlables (le rêve de Sophie entre son bon ange et son mauvais ange est caractéristique de cet univers moral sans nuances). Les domestiques et les bons pauvres sont annexés de la même manière.

Les enfants sont en quelque sorte prédestinés par leur famille. Ils sont d'ailleurs le reflet exact de l'éducation reçue, qu'aucune influence extérieure n'est venue troubler. Pour la comtesse de Ségur, la famille idéale ne prépare pas les enfants à une insertion sociale future, mais elle les encourage avant tout à fonder une communauté bâtie sur le même modèle.

C. L.

Une famille moderne au XIX^e siècle

Les quatre filles du Dr March. Formée par les maîtres les plus brillants, Thoreau, Emerson, et son père, lui-même philosophe et pédagogue, Louisa May Alcott a su mettre à la portée des enfants une idée de la famille, du travail et du rôle de la femme qui, comparée à celle de l'Europe à la même époque, était assez nouvelle. Elle a d'ailleurs manifesté dans sa vie son désir de reconstituer une espèce de vie communautaire autour de la vie familiale.

Les quatre filles du Dr March, c'est le roman de la maison. Un symbole dès le premier chapitre : la famille réunie autour du feu, attendant le retour de la mère. Partant de la maison, on regarde les maisons des voisins : d'autres familles, d'autres foyers où se déroulent d'autres existences. Ainsi tout le livre s'organise entre ces différentes maisons, avec des retours au foyer essentiel : la maison March.

A l'intérieur de la famille, chacun est présent, avec ses faiblesses, chacun vit, agit, travaille sur le même plan. C'est une espèce d'équilibre dans les rapports humains. Alors que cette existence au niveau familial est tout à fait escamotée dans la plupart des romans actuels pour les jeunes, ici ces rapports existent vraiment, et avec le respect de l'autre : toutes sortes de liens avec les parents, les domestiques ; les voisins, les frères et sœurs ; liens plus conventionnels et plus lointains avec le père, mais très profonds avec la mère — et avec certaines figures un peu mythologiques comme le vieux voisin, qui ne paraissent conventionnelles qu'aux adultes, mais correspondent à des expériences typiquement enfantines. Tout n'est pas rose, et ces rapports humains sont chargés de conflits, du moins entre les enfants : des scènes violentes et des sentiments mêlés les opposent parfois ;

mais un accord particulier unit l'aînée à la plus jeune et les deux moyennes ensemble.

Dès les premières pages, le travail est mis en valeur, et c'est là pour l'enfant une étude très saine et positive. Toutes font quelque chose : travail manuel et domestique, travail professionnel routinier ou travail intéressant de Jo, qui écrit des livres. Mais ce qui est exceptionnel dans la littérature pour enfants, c'est que ces différentes activités ne sont jamais opposées les unes aux autres ; il n'y a aucune sacralisation du travail créatif : toutes les formes de travail sont respectées.

Enfin le livre d'Alcott est le livre des filles : toutes sont plus actives que les garçons, mais, contrairement aux personnages des petits romans actuels où garçons et filles sont de moins en moins différenciés, les sœurs March restent absolument féminines (si Jo est un « garçon manqué », il s'agit d'une tentative d'assimilation à l'autre sexe, qui est une manifestation typique de l'adolescence). Cette revendication de féminisme prend souvent une forme agressive et sans complexe. Il ne s'agit pas de revendiquer l'égalité des sexes, mais la liberté de mouvement d'une femme qui reste femme.

I. J.

Pauvres familles, pauvres enfants...

Le Club des Cinq (Hachette). Enid Blyton présente aux jeunes lecteurs un monde d'enfants qui font la loi en face d'adultes fantoches. Les parents tentent-ils d'imposer mal à propos une autorité incertaine ? Ils ont finalement tort. D'ailleurs, le plus souvent, ils sont absents, les mères malades ou sans relief psychologique ; le père de Claude, savant absorbé par ses travaux, ne joue qu'un rôle négatif ; il est redouté par les enfants ou ridiculisé à leurs yeux : « Les enfants osaient à peine regarder leur oncle, tant ils avaient honte de lui découvrir une telle faiblesse. » En face de ces adultes inexistantes ou ridicules, se dresse la petite société du Club des Cinq : eux détiennent l'astuce, l'intelligence qui manquent aux parents, eux découvrent les malfaiteurs et imposent leur loi.

Claude domine le groupe et c'est elle qui retient l'attention. Il semble que Blyton ait mis l'accent sur l'ambiguïté du statut de la femme, presque toujours inexistant, quelquefois passif dans la littérature « pour enfants » ; chez elle, la caricature d'un personnage qui se révolterait contre ce statut est poussée à bout, et bien des lectrices à la recherche d'un modèle s'identifieront à cette héroïne qui « dépasse les garçons », agressive, mal à l'aise, capricieuse et peu épanouie, à cette petite fille dont « le prénom aurait pu convenir également à un garçon ; il lui allait fort bien et s'harmonisait avec ses gestes décidés et ses courts cheveux bouclés ».

C. L.

C'était mon ami, de Finn Havrevold (G.P. Olympic). Peut-on considérer ce livre comme un roman pour enfants ? C'est la peinture d'un cas pathologique qui peut à la rigueur faire réfléchir certains parents, mais comme elle s'en tient au constat sans proposer aucune solution réelle, on ne voit pas bien ce qu'un enfant pourrait en tirer, si ce n'est les impressions les plus déprimantes.

Il s'agit d'une névrose familiale caractérisée : les parents, n'ayant aucune certitude à leur faire partager, se tiennent devant leurs enfants dans une réserve angoissée et honteuse ; les enfants gardent leurs problèmes, incapables même de se communiquer entre eux un peu de chaleur humaine ; les dîners se passent dans une atmosphère tendue pleine d'arrière-pensées. Pour éviter d'étouffer complètement, le jeune héros de l'histoire se tourne vers l'extérieur. Privé de conseils, d'expérience et de tout système de référence, il tombe naturellement sur un faux modèle, un aîné aussi démuné que lui, mais, en raison de son âge, beaucoup plus endommagé moralement. Peut-on appeler amitié ce pauvre recours contre la solitude que trouve l'un dans la fascination de l'aîné, l'autre dans la domination facile de plus faible que lui ? Ami, cet enfant qui cache volontairement à son compagnon la somme dont il dispose pour une expédition commune ? Amitié, le silence gêné et bientôt méfiant qui s'établit entre eux ? Les âpres disputes ? La panique du plus jeune entraîné dans une aventure dont il mesure enfin les conséquences ? Evidemment, le petit ne donnera pas l'autre à la police, mais y a-t-il là de quoi s'émerveiller ? Un truand rougirait d'y avoir seulement pensé. On attend le dénouement et les leçons de cette pitoyable histoire. Or, il n'y en a pas : le mauvais

garçon se noie ; voilà son sort réglé sur le plan romanesque, voilà pour jamais un fantôme douteux pour hanter le pauvre enfant qui reste avec des problèmes aggravés, une famille toujours silencieuse, et, pour tout espoir, un vague rêve d'amour — prématuré — avec une gamine de son âge. Les parents du voyou restent, eux aussi, atterrés, plus écrasés de honte que de chagrin.

Aider un enfant à s'épanouir, ce n'est pas forcément lui cacher les tristesses de la vie, mais ce n'est sûrement pas lui décrire pendant 192 pages une situation irrespirable en lui fermant une à une toutes les issues. S. L.

Les petits bonheurs de l'enfance

La toute petite fille de Brisley (Hachette, Bibl. rose). Mili-Mali-Malou, la toute petite fille, habite une jolie maison dans un village, avec ses parents, grands-parents, oncle et tante. Elle s'accorde tout naturellement à leur rythme de vie et ses rapports avec eux reposent sur la tendresse. Mais cette ambiance heureuse, à laquelle participent d'ailleurs la « petite-amie-Suzanne », les voisins, les commerçants, n'est pas celle d'un monde clos ; l'enfant quitte sa famille pour passer deux jours chez une amie de sa mère et c'est une source de découvertes et de joie. Entourée mais non gâtée par cette famille très coopérative, la petite fille a des responsabilités qu'elle prend au sérieux, « on peut compter sur elle », estiment les adultes.

Un optimisme décidé anime toute la série de ces petits romans de Brisley, mais, dans l'ensemble, ils reflètent bien un milieu familial équilibré, ouvert, et respectueux de la personnalité de l'enfant. C. L.

La petite maison dans les grands bois, de Laura Ingalls Wilder (Nathan, Bibl. internationale). Les conditions de vie des pionniers américains font ici de la famille tout l'univers de l'enfant ; il participe quotidiennement aux travaux et aux préoccupations des adultes. C'est la présence de la nature qui élargit l'horizon, et les histoires que sait raconter le père ouvrent aux imaginations le domaine du merveilleux (voir aussi Bulletin n° 14 et 15).

Les souvenirs de Pagnol, **La gloire de mon père**, **Le château de ma mère** (Livre de poche), offrent, pour la France d'hier, l'image la plus vivante d'une famille traditionnelle dans un monde non mécanisé. S. L.

Des modèles de pères

Graine de cow-boy, de Moody (G.P. Super 1.000). Il s'agit de souvenirs d'une enfance heureuse, donc tout est un peu idéalisé. Le héros est le père, et le livre s'achève quand il meurt, prématurément. La maladie de M. Moody contraint la famille à s'installer à la campagne ; ils font face aux mauvaises conditions de départ et la vie s'organise avec ses grands et petits événements. Les parents s'aiment et veillent sur leurs cinq enfants. La mère donne une légère touche puritaine ; quant au père, ses qualités sont le bon sens, le sang-froid, la mesure ; c'est un homme de bon conseil, sur qui on peut s'appuyer.

Ce qui touche le plus son fils, c'est sa compréhension, sa fermeté et sa justice, son tact aussi (lorsque l'enfant se trompe, il le reprend sans brutalité, en évitant de l'humilier), il ne se répand pas en recommandations inutiles. La rareté et l'importance des punitions et des récompenses leur donnent du poids. Le sentiment dominant de l'enfant envers son père est l'admiration.

Une des distractions goûtées par la famille est la lecture à haute voix. Le fait, devenu rare, mérite d'être signalé.

Jody et le faon, de Marjorie Kinnan Rawlings (G.P. Super 1.000). Une famille rude vit dans les bois : Penny et Ma Baxter ont eu de nombreux enfants qu'ils ont perdus l'un après l'autre ; seul leur reste le dernier, Jody. La mère est ici un trouble-fête ; elle n'a pas sa place dans la communauté formée par le père et le fils : « elle était étrangère à ce bon accord masculin ». Elle est essentiellement « celle qui nourrit », une matrone grondeuse : « sa bonne humeur montait et baissait avec les provisions », elle semble avoir donné aux enfants disparus « tout ce qu'elle avait d'amour, de soins et d'intérêts ».

Les rapports entre le père et le fils sont faits de complicité. Bien que Penny Baxter soit capable de sévir s'il le faut, il garde toujours la grande indulgence d'un homme d'expérience. Pour l'enfant, il est « le cœur de la sécurité », il est « stable comme la terre ». L'un de ses grands charmes est de savoir raconter des histoires.

Comme dans beaucoup de romans pour enfants, le passage à l'âge adulte se fait au prix d'une expérience douloureuse. Il y aurait beaucoup à dire sur ce thème, survivance peut-être des vieux rites d'initiation.

Tim souliers-de-feu, de Wolfel (Bibl. de l'Amitié). Ou comment guérir un gros petit garçon de ses complexes. Le père est un artisan (cordonnier) qui sait à merveille raconter ses histoires ; en accord avec la maman, il décide de partir pendant les vacances en expédition avec son fils. Chemin faisant, Tim comprend qu'il est le héros des histoires que lui conte son père, et cette découverte lui apprend peu à peu à transposer ses propres aventures : au lieu de s'en plaindre directement, il fait le récit comme si elles étaient arrivées à un autre. Il saura désormais prendre ses distances par rapport aux événements et les dédramatiser en créant. Voici exprimé de manière plaisante le principe d'une éducation réussie qui n'est pas d'asséner des vérités, mais de les faire découvrir.

Le personnage de la mère est très positif : elle aime son mari, assume avec bonne humeur ses tâches ménagères, et respecte sans arrière-pensées la liberté de « ses hommes ».

L'éducation dynamique

Treize à la douzaine, de F. et E. Gilbreth (Hachette). Les douze petits Gilbreth sont menés à la baguette, mais dans l'amour et la bonne humeur. Les parents ont de fortes personnalités et leurs principes pédagogiques sont originaux comme eux. Soupe au lait, aimant la plaisanterie, même à ses dépens, M. Gilbreth exerce son génie de l'organisation dans sa famille comme dans sa profession. Les enfants suivent comme ils peuvent ; ils sont présentés globalement ; on ne dit rien de leurs affinités et de leurs inimitiés à l'intérieur du groupe. L'accent est mis sur l'émulation : toutes les occasions sont bonnes pour stimuler l'esprit compétitif, et c'est l'une des raisons pour lesquelles ce livre est si tonique. Bien que ce ne soit pas un « livre sérieux », il donne pourtant une image assez juste d'un certain idéal américain (maintenant dépassé). Et nous connaissons tous de ces familles nombreuses où le père est encore, comme disait Péguy, « un aventurier du monde moderne ».

Un climat de sécurité

Penny trouve un frère, de Haywood (Bibl. de l'Amitié). Dans cette histoire d'enfants adoptés, l'adoption n'est pourtant pas le thème principal, et c'est ce qui fait son intérêt par rapport à tous les romans plus ou moins dramatiques bâtis sur ce sujet. Ici, pas d'événements tragiques, pas de heurts avec le monde des adultes et pas de disputes entre les parents. Ce climat de sécurité va de pair avec une certaine liberté et une réelle responsabilité laissées à l'enfant : Patsy et Penny se rendent seuls au bal costumé, les deux frères conduisent seuls le petit voilier jusqu'au départ de la course ; en retour, les enfants savent qu'ils peuvent prendre des initiatives. Peut-être la solution des problèmes — celui de l'adoption entre autres — dépend-elle davantage de la maturité des adultes que des situations elles-mêmes.

Le rôle de l'initiateur

Tistou les pouces verts, de Maurice Druon (Plon). Tistou est un enfant unique de la haute bourgeoisie ; ses parents sont riches, beaux et ils s'aiment. Mais vient le jour où il faut sortir de ce monde protégé pour affronter la réalité extérieure. Le fossé est trop grand entre ce qui est et ce qui devrait être : Tistou ne s'intègre pas. Les parents ont donc une décision à prendre. Finalement, ils confient leur fils à des précepteurs. En fait, ce qui paraît une décision raisonnable est une démission ; on peut rapprocher cette attitude de celle des parents qui espèrent que l'école suffira à tout.

Le véritable père de Tistou ne sera le jardinier Moustache : l'initiateur qui a reconnu son don et l'a encouragé. Lorsque Moustache meurt, Tistou s'en va, et ses parents ne lui sont d'aucun secours dans cette épreuve : la maman explique que Moustache « a décidé de se reposer pour toujours », qu'il « est parti pour un long voyage ». Dérobade à laquelle peu de parents savent échapper. D'ailleurs l'auteur visiblement embarrassé de son charmant héros, s'en tire en en faisant un ange...

Une brave petite famille

Le petit Nicolas, de Sempé et Goscinny (Denoël). Les parents du petit Nicolas sont des Français moyens, lui, un fils unique, sans complexe et très sociable : les copains tiennent une grande place dans sa vie. Le père est un brave homme qui ne souhaite rien tant que se plonger dans son journal sitôt rentré chez lui. Pourtant, une fois que Nicolas a réussi à s'imposer à son attention, il se montre coopératif et même complice à l'occasion. La mère, en cas de conflits, renvoie le fils à son père qui s'en remet le plus souvent à sa femme. Entre les deux le petit Nicolas louvoie habilement. Les disputes sont fréquentes, mais jamais graves ; c'est le père qui fait la plupart du temps le premier pas sur la voie de la réconciliation.

Un des attraits du livre est la grande gentillesse du ton : le regard de l'enfant saisit tout, mais ne juge pas, pas encore. N'est-ce pas ce qui frappe aussi dans la discussion d'enfants que nous rapportions plus haut ?

M. R.

L'apprentissage de la liberté

Colette Vivier. S'il arrive de trouver dans un livre pour enfants un personnage vivant et intéressant, il est beaucoup plus rare d'y rencontrer une famille à laquelle on puisse croire. Or Colette Vivier sait faire vivre non seulement le personnage, mais aussi le groupe familial et cette cellule citadine qu'est le quartier. **La porte ouverte**, par exemple, se déroule à Belleville. Située dans un autre quartier, cette histoire aurait été différente. Mais il ne faut pas prendre les livres de Colette Vivier pour des romans d'atmosphère ou des romans sociaux. Si l'environnement social joue son rôle, l'auteur dit elle-même : « Un roman pour enfants doit être l'histoire de l'épanouissement d'un enfant. »

S'épanouir, en effet, n'est-ce pas devenir soi-même ? Mais cela ne se produit qu'à la faveur d'un conflit. La liberté n'est pas donnée, elle s'acquiert. Les enfants doivent faire l'apprentissage de la liberté et c'est là, naturellement, que les parents ont un rôle à jouer.

Dans la mini-littérature dont nous sommes inondés, les parents tiennent rarement une place compatible avec la vie réelle ; les sentiments y sont ramenés à un modèle abstrait : ou bien les parents font partie du mobilier, comme les éléments non contestés d'un cadre sécurisant, ou bien ils sont d'une désinvolture et d'une libéralité qui ne comportent rien de positif. Fabriquer des parents-copains en niant à ce point le conflit, est-ce manque d'expérience de la vie ou démagogie pure et simple ?

Chez Colette Vivier au contraire, les parents sont liés au contexte social et aux nécessités de la vie de telle manière que leur présence compte, d'une manière ou d'une autre, dans l'évolution de leurs enfants. Les jeunes héros du **Petit théâtre** ne peuvent faire l'apprentissage de la vie qu'à partir du moment où ils seront libérés de ce père assez touchant, mais, par certains côtés, enfantin lui-même, démissionnaire de son rôle de père et qui s'interposait comme un écran entre ses enfants et la réalité.

Parler de liberté ne veut pas dire nier la sécurité dont l'enfant a besoin pour s'épanouir. Cet épanouissement qui, dans certains romans de Colette Vivier, correspond à une conquête de l'indépendance par rapport à la famille, se manifeste dans d'autres par le processus inverse. **La porte ouverte** ou **La grande roue** montre au contraire que l'enfant vraiment seul est aussi le plus paralysé, le plus aliéné de la terre. Cet enfant-là ne sera libéré que le jour où il sera accueilli dans une cellule familiale normale qui lui apportera la sécurité affective.

Ainsi les parents n'ont-ils pas un rôle tracé une fois pour toutes. Selon les conditions de vie des enfants, ils représentent soit l'élément sécurisant indispen-

sable, soit, à une autre étape du développement, l'occasion du conflit inévitable et nécessaire qui amorce l'émancipation.

Les romans de Colette Vivier rejoignent la meilleure tradition anglaise du roman réaliste, du roman de mœurs familiales. Elle les a tout naturellement situés dans un milieu populaire, mais cela sans intention morale car elle se garde de tout didactisme. Cependant, comme elle le dit elle-même, s'il fallait apprendre quelque chose aux enfants, ce serait le courage, non pas dans des actes exceptionnels, mais dans la vie quotidienne, qui constitue leur milieu naturel. I. J. et M. D.

L'expérience des rapports sociaux

Anne et le mini-club, de Madeleine Gilard (Farandole). Anne arrive à l'âge où l'on commence à porter un regard critique sur le monde et sur les parents en particulier ; la famille ici n'est donc pas idéalisée. Deux aspects intéressants dans les rapports familiaux : ayant des difficultés avec des jeunes gens de son âge (problème des bandes dans les grandes cités de banlieue), Anne évite d'en parler à ses parents, réflexe très justement observé, même s'il n'est pas à l'honneur des adultes qui ne se sont peut-être pas montrés dignes de sa confiance ; ce silence et le souci de régler soi-même ses problèmes sont un signe positif d'une certaine maturité. Autre aspect : la sœur aînée prend le cadet sous son aile ; celui-ci lui voue alors une admiration passionnée qui la touche d'abord puis l'exaspère d'autant plus que la situation est contradictoire : Anne est amenée à restreindre sa propre liberté.

On regrette que le père soit si terne ; la mère a plus de relief ; après le lancement du club de théâtre, elle réagit : les costumes ont été détruits, eh bien, on les refera ! Notons que ce sont les enfants qui ont pris les initiatives. Les parents suivent. Voilà qui fait réfléchir. M. R.

La liberté mais pas la solitude

C'est la vie mon vieux chat, d'Emily Neville (Nathan, Bibl. internationale). Dave, jeune garçon de New York, conteste dès la première phrase de son récit : « Mon père me répète toujours qu'un chien peut être très instructif pour un garçon. C'est pourquoi j'ai adopté un chat. » Des heurts à propos de rien, des discussions violentes, une mutuelle incompréhension semblent l'opposer irrémédiablement à ce père. Bien sûr, « Maman est toujours à la maison et toujours prête à vous écouter quand ça ne va pas », mais sa tendresse est un peu trop inquiète. Avec cela, une très grande liberté d'action pour une vie sociale et des aventures personnelles. Un ami, Tom, qui lui, se trouve complètement à l'abandon, fait réfléchir Dave : « Je suppose que si l'on voyait son père mourir, on y ferait face, à la rigueur, mais le voir disparaître de votre existence, ne plus s'intéresser à ce que vous faites, c'est pire. » Et voilà ce père — si maladroit avec son propre enfant — qui va mettre à la disposition de Tom son expérience d'avocat et le remettre à flot après une fâcheuse expérience. L'honnêteté de Dave et son sens de l'humour lui ouvrent alors les yeux sur le véritable sens du « conflit familial » : peut-être est-ce au fond que nous nous ressemblons trop...

Le roman de Borden Deal, **Ceux du Mississipi**, tout récemment publié par les éditions G.P. (voir fiche dans ce numéro), propose une analyse très profonde du désarroi d'un enfant que son père a voulu laisser libre de se choisir un prénom : incapable encore de se prendre en charge par ce geste symbolique, il se sent rejeté, sans appui, et ne veut recevoir que de la voix paternelle son statut social. Jusqu'au jour où une épreuve analogue à celle de Jody (**Jody et le faon**) lui révélera à la fois la responsabilité et la liberté. S. L.

Les citations de la revue Les carnets de l'enfance ont été choisies et traduites de l'anglais par Jacqueline Michaud. L'étude sur Les quatre filles du Dr March est empruntée à une causerie d'Isabelle Jan sur Louisa May Alcott, et les lignes consacrées à Colette Vivier sont extraites d'une émission d'Isabelle Jan et Marion Durand dans la série « La ronde des livres » (France-culture, novembre 1968). Les analyses signées M. R. et C. L. sont de Marysue Roldan et Chantal de Linares. Documents réunis et présentés par Simone Lamblin.